Première séance de lectures poétiques

(21 octobre 2023)

**Les Effarés** (version du 20 septembre 1870)

Arthur Rimbaud (1854-1891)

|  |  |
| --- | --- |
|  | Noirs dans la neige et dans la brume, |
|  | Au grand soupirail qui s’allume, |
| *3* | Leurs culs en rond, |
|  |  |
|  | À genoux, cinq petits, - misère ! - |
|  | Regardent le boulanger faire |
| *6* | Le lourd pain blond… |
|  |  |
|  | Ils voient le fort bras blanc qui tourne |
|  | La pâte grise, et qui l’enfourne |
| *9* | Dans un trou clair. |
|  |  |
|  | Ils écoutent le bon pain cuire. |
|  | Le boulanger au gras sourire |
| *12* | Chante un vieil air. |
|  |  |
|  | Ils sont blottis, pas un ne bouge, |
|  | Au souffle du soupirail rouge, |
| *15* | Chaud comme un sein. |
|  |  |
|  | Et quand pendant que minuit sonne, |
|  | Façonné, pétillant et jaune, |
| *18* | On sort le pain ; |
|  |  |
|  | Quand, sous les poutres enfumées, |
|  | Chantent les croûtes parfumées, |
| *21* | Et les grillons ; |
|  |  |
|  | Quand ce trou chaud souffle la vie ; |
|  | Ils ont leur âme si ravie |
| *24* | Sous leurs haillons, |
|  |  |
|  | Ils se ressentent si bien vivre, |
|  | Les pauvres petits pleins de givre ! |
| *27* | - Qu’ils sont là, tous, |
|  | Collant leurs petits museaux roses |
|  | Au grillage, chantant des choses, |
| *30* | Entre les trous, |
|  |  |
|  | Mais bien bas, - comme une prière… |
|  | Repliés vers cette lumière |
| *33* | Du ciel rouvert, |
|  |  |
|  | - Si fort, qu’ils crèvent leur culotte, |
|  | - Et que leur lange blanc tremblote |
| *36* | Au vent d’hiver… |

Nous avons terminé l’année dernière par le grand poème de Rimbaud : Le Bateau Ivre et nous commençons cette nouvelle année par un autre poème de Rimbaud, moins célèbre sans doute mais à mon sens aussi lourd d’émotion

Il existe trois versions de ce poème, celle du 20 Septembre 1870 et celles copiées par Verlaine et publiées dans la revue Lutèce en Juin 1871. Nous étudierons la première qui est parmi les toutes premières prestations de notre poète.de seize ans. Nous avons à plusieurs occasions insisté sur l’importance primordiale qu’avait l’enfance pour Rimbaud, comment elle lui avait en partie été volée par la dureté de la discipline maternelle et comment tout au long de sa brève vie il avait tenté de la retrouver, gardant la nostalgie de ses « années enfantes », comme il les appelait.

Nombreux sont dans son œuvre les poèmes qui célèbrent les enfants ou qui les mettent en scène, dont, parmi les premiers, « Les Etrennes des orphelins », dont voici quelques vers :

« Et là c’est comme un nid sans plumes, sans chaleur

Où les petits ont froid, ne dorment pas, ont peur ;

Un nid que doit avoir glacé la bise amère »

Dans le poème : « Les Pauvres à l’église » on trouve ces vers :

« Elles bercent tordus dans d’étranges pelisses

Des espèces d’enfants qui pleurent à mourir »

Et, dans le poème : « Les Poètes de sept ans », ces vers encore :

«  Ces enfants seuls étaient sans familles

Qui, chétifs, fronts nus, œil déteignant sur la joue,

Cachant de maigres doigts jaunes et noirs de boue »

Cette compassion pour la misère, le malheur, la pauvreté, la solitude, nous allons la retrouver dans ce poème et cette faculté, cette capacité qu’a eu Arthur Rimbaud, même devenu adulte, de ressentir avec une extraordinaire acuité la fraîcheur, l’innocence, la pureté de l’enfance, nous étonnera toujours et la lecture des « Effarés » vous le confirmera amplement.

Le critique anglais Ch. Hackett dit de ce texte que c’est un des poèmes les plus « clairs » que Rimbaud ait écrit et dans son recueil « Les Poètes Maudits » Verlaine affirme que « Nous ne connaissons pour notre part dans aucune littérature quelque chose d’un peu farouche et de si tendre, de gentiment caricatural et de si cordial et de si bon et d’un jet franc, sonore, magistral, comme « Les Effarés ».

Sur quoi insistent ces deux auteurs ? Sur une qualité en fait très rare en poésie (et même en littérature) : la justesse du ton, le naturel de l’expression, de la musique, la pureté du langage, le poids des sensations qui alourdit les mots et les chargent d’une valeur émotionnelle qu’ils n’ont pas dans l’emploi que l’on en fait communément. L’agencement rimique contribue largement à la qualité de cette musique. Le poème est composé de 12 tercets dont le dernier vers est repris en écho dans le tercet suivant (rond/blond, clair/air, sein/pain, grillons/haillons, tous/trous, rouvert/hiver) créant ainsi un effet de ronde, comme le groupe des enfants autour du soupirail du boulanger et sonnant comme les mots d’une comptine enfantine.

Le poème ressemble à un instantané et pourrait figurer dans un recueil de « Choses Vues », mais vues par un regard qui ne fait pas qu’enregistrer, mais qui pénètre au-delà des simples apparences pour exprimer le lien compassionnel qui unit le poète et ces cinq enfants ; cinq enfants pauvres de sa petite ville de Charleville, rencontrés par hasard dans la rue, saisis dans leur réalité humaine que la sensibilité du poète va transformer en réalité onirique et relier à sa propre expérience. En effet, dans sa célèbre lettre dite du « Voyant », dont je vous ai déjà parlé, Rimbaud parle de lui comme un « pauvre effaré » et dans une autre lettre qu’il envoya à son camarade de collège Léon Billuard, il écrivait, évoquant une de ses premières fugues à pied en Belgique : « J’ai soupé en humant l’odeur des soupiraux d’où s’exhalaient les fumets de viandes et de volailles rôties des bonnes cuisines bourgeoises de Charleroi ». Dans la supplique que Charles d’OrlÉans est supposé avoir écrite au roi Louis XI, supplique qu’il écrivit à quinze ans et dont je vous ai déjà parlé lors de notre étude de « La Ballade des Pendus» de François Villon, Rimbaud fait dire à Charles d’OrlÉans : « Tous ces pauvres enfants secs et noirs comme des écouvillons qui ne voient de pain qu’aux fenêtres ».

Le poème commence en plantant un décor : cinq pauvrets accroupis devant le soupirail d’un boulanger, un soir d’hiver dans la neige et la brume et, dès le quatrième vers, le poète lui-même invite sa présence compatissante, sa tendresse qu’il ne peut retenir et qu’il exprime par ce cri : « Misère ! ». Le spectacle qu’il voit devant ce soupirail est composé de deux univers opposés : d’un côté, les haillons, le froid, la misère et, de l’autre, la chaude lumière du four, les chants du boulanger et des grillons, la bonne odeur du pain chaud. D’un côté, le givre et le vent d’hiver, de l’autre, le lourd pain blond, le trou clair et chaud ; d’un côté, le chant murmuré en prière, de l’autre, le chant heureux du boulanger, son « gras sourire » ; d’un côté, le silence, l’immobilité, la fragilité, la tension d’un fol espoir, seulement le regard et l’écoute ; de l’autre côté, l’activité, le pétrissage, l’enfournement, la force du bras blanc , la vie. Et cette vie va traverser la grille du soupirail et pénétrer ces petits corps transis, (« ils se ressentent si bien vivre ») ravir leur âme, déclencher une prière et crever le tissu de leur culotte. Ce dernier trait nous fait à la fois sourire et nous émeut profondément comme une manifestation cocasse d’une réalité douloureuse. La misère et la tristesse bien réelles de ces pauvres petits se sont trouvées comme transportées dans un monde de rêve, de bonheur où la faim n’existe plus, où le froid a disparu. Rimbaud nous montre ici une sorte d’épiphanie, de miracle par lequel, sans le savoir, le brave boulanger a insufflé la vie dans ces êtres à demi-morts, a rosi leurs museaux et fait monter d’eux une prière. La création du pain a rouvert pour eux le ciel de leur rêve, les a fait renaître à la vie. Le critique Hackett y voit le symbole de la naissance où le blé devenu pain devient un enfant. Il cite à cet effet ces vers du poème « Les Assis » :

« L’âme des vieux soleils s’allume emmaillotée

Dans les tresses d’épis où fermentaient les grains »

Ou encore ces vers d’un autre poème : «  Le Forgeron »

« Or, n’est-ce pas joyeux

De voir des blés, des blés, des épis pleins de grains,

De penser que cela prépare bien du pain »

La comparaison du four avec un sein chaud, puis un trou chaud qui souffle la vie abonderait en ce sens. Les enfants nés de cet éden sont retombés dans l’enfer de la vie sur terre et revivent pendant un instant le rêve d’un monde que la grille du soupirail les empêche hélas d’atteindre de fait, mais que leur désir de bonheur leur a cependant permis de ressentir.

Ce poème est gorgé de tendresse et nous tient envoûtés par le rythme rapide, comme essoufflé, de ses courts octosyllabes entre lesquels se glisse à chaque strophe un vers plus court encore de quatre syllabes, traduisant tous la tension du désir. L’agencement des rimes aab résonne comme une litanie. L’usage que fait Rimbaud, comme à son habitude, des couleurs donne au poème une grande valeur picturale : un monde en noir, blanc et gris contre un monde de lumière, de blondeur, de rougeoiement. (Pain blond, trou clair, soupirail rouge, pétillant et jaune).

Il est minuit lorsque le pain sort du four, l’heure où souffle le vent d’hiver et où s’envolent les rêves. Le premier mot du poème était « Noirs », le dernier est « Hiver ».mais entre les deux le ciel s’est pour les petits « rouvert » et les a éblouis de sa lumière .Faute d’avoir nourri leur corps, il a comblé leur âme. Et penser que Rimbaud écrivait à son professeur G. Izambard « Pour moi, ma supériorité, c’est que je n’ai pas de cœur. » ! Profitons de ces élans de tendresse, car ils vont laisser la place à des élans de rancœur, de refus, d’indignation contre un monde qu’il ne pourra plus supporter, même si le souvenir de ses « années enfantes » restera toute sa vie comme une flamme en son cœur.